20040/P

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Sur la différente manière de vivre des habitans des campagnes et des villes,

Et sur les Maladies qui en résultent ;

Présentées et soutenues à l'École de Médecine de Montpellier, le juillet 1807,

Par M. D. Charles DELPECH,
de Villefranche d'Aveyron.

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

MONTPELLIER,
Chez la Veuve Tournel et Fils, Imprimeurs-Libraires, rue Aiguillerie, n.° 43.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

2004 / 1

AU MEILLEUR DES PÈRES,

B. Charles DELPECH, *docteur en Médecine de l'ancienne Université de Montpellier, Médecin en chef de l'hospice civil et militaire de Villefranche d'Aveyron, membre de la Société de Médecine pratique de Montpellier, de la Société médicale d'émulation de Paris, etc. etc.*

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES,

Marie-Anne DAUGNAC-DELPECH.

A LA PLUS AIMÉE DES SŒURS,

M. A. Eu. Émilie DELPECH.

Hommage d'un cœur sensible et reconnaissant, à ce qu'il a de plus cher.

M. D. Charles DELPECH.

opposé, sont sujets à des maladies variées, dont on ne doit rechercher la différence, que dans celle de la nature de ces causes.

§. I.

De l'Air. L'air est un fluide élastique, inodore, composé de 72 parties d'azote, de 27 d'oxigène, et d'un centième d'acide carbonique, qui n'en est point un principe constituant. L'air est indispensable à la respiration des animaux, et à la végétation des plantes ; et suivant qu'il recèle des qualités utiles ou nuisibles, il entretient la santé ou cause des maladies (1).

L'air trop pesant augmente le ton des solides, refoule le sang dans les viscères, et gêne la circulation. Les inflammations des organes internes sont produites alors par cette cause. Les personnes attaquées de phthisie et d'asthme souffrent beaucoup plus de cette modification de l'atmosphère, que les corps sains.

Si la pesanteur de l'air diminue notablement, la respiration devient courte et pénible, la vivacité est moindre, les forces ne

---

(1) *Aër est maximus, in omnibus quæ corpori accidunt, et auctor et dominus.* (*Hipp. de flat. n.* 4.)

sont plus aussi grandes, etc. Cabanis a observé que les animaux naturellement peureux, le deviennent davantage, dans les temps où les vents du midi et ceux du sud-ouest soufflent.

Sur les hautes montagnes, où l'on respire un air rare, on éprouve quelquefois des hémorragies (1). Les différentes affections de poitrine, comme l'hémoptysie, la péripneumonie, en un mot, les fièvres inflammatoires, y sont fréquentes.

La chaleur dirige les forces du centre vers la circonférence. Les humeurs sont attirées au dehors ; les urines sont moins copieuses, et la tranpiration augmente ; l'appétit est moindre qu'en hiver ; le chaud jette dans l'énervation, et porte les hommes à s'adonner à l'indolence et au repos ; les forces musculaires perdent leur vigueur etc. etc.

Les temps chauds et secs sont favorables aux pituiteux, mais très-nuisibles aux gens bilieux. Dans l'été les maladies parcourent leurs périodes avec plus de régularité et de force. Les fièvres bilieuses sont très-fréquentes.

Les temps orageux où les chaleurs sont

---

(1) Lorsque les Espagnols gravirent pour la première fois les montagnes élevées du Pérou, ils suèrent du sang.

si étouffantes, produisent de grands changemens dans les plaies. La gangrène ou pourriture d'hôpital s'y manifeste (1).

La sécheresse de l'air, lorsqu'elle n'est point portée trop loin, ne produit pas de maladies; mais si elle augmente, et qu'elle dure un certain temps, la peau se dessèche et la transpiration s'arrête.

Le froid a la propriété de resserrer les molécules des corps. Pendant l'hiver, les urines sont plus abondantes, l'appétit est plus grand, les forces se portent vers l'intérieur; toutes les fonctions de notre corps se font avec plus de vigueur.

Les fièvres inflammatoires, les inflammations locales, plus ou moins compliquées de l'élément catarrheux, les catarrhes, sont les maladies les plus communes en hiver (2).

---

(1) Voyez la nosographie chirurgicale de Richerand.

(2) *Augetur vero in homine pituita quidem hieme; hæc enim ad hiemis naturam, eorum quæ corpori insunt, maximè accedit; frigidissima namque est. Hujus autem rei sunt indicia pituitam esse frigidissimam; quod si pituitam et bilem et sanguinem tangere volueris, pituitam frigidissimam esse reperies..... Quod autem hieme corpus pituita repleatur, hisce noveris; quod per hiemem homines maximè pituitosa tum expuunt, cum emungunt, tumoris ipsis laxi, et albi per eam potissimum tempestatem, et reliqui morbi pituitosi oboriuntur.* (*De naturâ homi. Hipp. C. III, p. 41, edit. Hal.*)

Le froid très-rigoureux occasionne la mort. Il engourdit les membres, les rend presque insensibles, agit comme sédatif, et frappe ces parties d'une espèce particulière de gangrène. Les humeurs refluent dans l'intérieur, la respiration se ralentit, le cerveau s'engorge : on sent une grande propension au sommeil, c'est avec volupté qu'on s'endort; mais malheur à ceux qui auront l'imprudence de s'adonner à ce sommeil trompeur; le réveil ne les attend pas.

Qu'il me soit ici permis de rendre hommage à ces bienfaiteurs de l'humanité, à ces hommes généreux, qui se séquestrent de la société, qui habitent des pays couverts toute l'année de glaces et de neige, pour sauver les voyageurs qui se sont égarés dans des chemins tortueux, et pour rappeler à la vie ceux qu'un froid âpre et rigoureux a saisis.

Il se trouve toujours de l'humidité dans l'air, à cause de l'eau qu'il tient en dissolution; mais il n'est insalubre, que lorsqu'elle y abonde. Les contrées couvertes de forêts, et où l'on trouve une grande quantité d'eaux et de prairies, ont toujours une atmosphère humide; la transpiration se ramasse en gouttelettes sur la surface du corps; elle n'est plus attirée par l'air qui est saturé d'eau. Les vaisseaux absorbans pompent l'humidité

de l'atmosphère, la portent dans le torrent de la circulation, et rendent le sang aqueux et la fibre lâche. L'homme est abattu; ses forces diminuent tant au physique qu'au moral (1). Cette constitution humide de l'atmosphère, est préjudiciable à tous les individus, mais plus particulièrement aux personnes d'un tempérament pituiteux; les dysenteries, les fièvres pituiteuses, intermittentes, etc. . . . , sont presque endémiques dans les lieux humides. Les maladies graves y sont communes; les crises n'y sont pas complètes, mais souvent mortelles pour les vieillards.

L'humidité est si grande à la Jamaïque, que les pores absorbans des bêtes de somme et des cochons, quoique ces animaux ne boivent pas, ouvrent un libre passage à l'eau qu'il faudrait pour leur boisson (2).

---

(1) Le Canada était un pays mal-sain quand les Français y abordèrent pour la première fois. L'air était humide, pesant, et des brouillards épais empêchaient les habitans de pouvoir jouir de la douce influence du soleil. Mais depuis qu'on a diminué le nombre des forêts et des lacs, l'atmosphère a totalement changé. Ce pays jadis désert, est aujourd'hui très-peuplé, l'air est très-sain, et l'on ne voit plus flotter dans l'atmosphère, ces vapeurs malfaisantes qui dérobaient à cette terre, les bienfaits de cet astre.

(2) Zimmermann, trai. de l'ex., tom. 11, p. 297.

Les contrées où l'on trouve une grande quantité de marécages, sont très-insalubres. Que l'on compare un habitant des collines, avec un de ces hommes établi sur les bords d'un lac ou d'une marre. Voyez d'un côté le teint frais, la haute stature, les couleurs vives et brillantes d'une bonne constitution; de l'autre, le teint pâle, blême, les yeux caves, la maigreur ou une bouffissure générale, et à ces traits, vous reconnaîtrez l'homme habitant les lieux marécageux.

Les vapeurs malfaisantes ne se répandent dans l'atmosphère, que lorsque les chaleurs de l'été ont desséché les eaux, et mis en contact avec l'air les matières qui composent la tourbe. C'est alors que ces exhalaisons portent atteinte à la santé. Elles s'introduisent dans le corps par les vaisseaux absorbans, par la respiration, par la salive, etc..., corrompent les humeurs, en leur imprimant leurs qualités délétères.

M. Bosquillon rapporte dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction de Cullen, que les habitans d'une ville avaient constamment joui d'une bonne santé, quoiqu'elle fut entourée d'un lac assez considérable. Les chaleurs de l'été furent très-fortes; le desséchement du marais eut lieu en grande partie; la vase en contact avec l'air dégagea des vapeurs putrides, et produisit de grandes

maladies qui dépeuplèrent presque la ville (1).

Il est prouvé par plusieurs faits authentiques, que les effleuves marécageux agissent presque subitement sur l'économie animale. M. le Professeur Baumes, auteur de tant d'excellens ouvrages, rapporte dans un mémoire ayant pour titre, *effets des effleuves marécageux sur l'économie vivante*, qui a remporté le prix en 1789, au jugement de la Société royale de Médecine de Paris, rapporte, dis-je, plusieurs faits très-concluans, parmi lesquels j'en choisis un. « Quatre » étrangers également sains et bien portans, » vont visiter en passant une place nouvel- » lement pratiquée sur un sol marécageux ; » le matin au lever du soleil, trois sont pris

---

(1) On devrait dessécher les étangs et les lacs, dans les pays où ils sont nombreux. Les hommes qui habitent sur les côtes de la méditerranée, au bord des étangs que cette mer a formés, sont exposés tous les ans, dans le temps des fortes chaleurs, à de cruelles fièvres, (Fièvres rémittentes ou intermittentes malignes).

L'étang de Marseillette, situé aux environs de Carcassonne d'une très-grande étendue, produisait tous les ans des épidémies qui moissonnaient les habitans. Depuis que l'on a commencé à le dessécher, en saignant le terrain, et en donnant un courant aux eaux qui auparavant croupissaient, on a remarqué que les fièvres intermittentes, ainsi que les fièvres malignes, devenaient plus rares.

» d'une fièvre rémittente maligne, et le qua-
» trième est affligé d'une dysenterie ; ma-
» ladies qui réduisirent ces quatre infortunés
» à toute extrémité (1) ».

Outre les miasmes marécageux, il en est d'autres produits par des corps en putréfaction, ou par toute autre cause quelconque. Il s'élève des cimetières des vapeurs corrompues, qui portent à la santé, les mêmes atteintes que les miasmes marécageux (2).

Lorsqu'un terrain n'a pas été travaillé depuis long-temps, ou qu'on le remue pour la première fois, il s'en dégage des exhalaisons, qui se répandant dans l'atmosphère, deviennent des causes des maladies pour ceux qui les respirent.

Les endroits où sont réunies un grand nombre de personnes, deviennent pernicieux, si l'air ne peut trouver une issue pour se renouveler. Les prisons, les hôpitaux, les manufactures, demandent beaucoup de

---

(1) Lo. ci. p. 75.

(2) On devrait faire mettre en exécution la loi qui ordonne de placer les cimetières hors de l'enceinte des villes. Outre les vapeurs qui s'exhalent des corps en putréfaction, les âmes tendres et sensibles ont sans cesse devant leurs yeux, la mort de leurs proches, de leurs amis, etc. . . . , ce qui ne peut toujours que vicier la santé.

soin et d'attention, par rapport au renouvellement d'air. Il se manifeste souvent des épidémies dans ces lieux, qui ne doivent leur origine qu'à ce défaut (1).

Plusieurs maladies ne reconnaissent souvent d'autres causes que les vents, quoique par eux-mêmes ils ne possèdent point de qualités malfaisantes. Mais ils sont plus ou moins nuisibles, suivant les pays où ils passent, et suivant qu'ils se chargent de miasmes délétères. Ceux qui traversent les mers sont toujours humides, tandis que ceux qui avant d'arriver à nous soufflent sur de vastes continens, sont secs.

Il est des vents qui n'appartiennent qu'à certains pays. Le mistral ne règne que dans la Provence. En Égypte il existe un vent qui vient du désert, qui est extrêmement chaud et sec. Il est si brûlant, dit Volney (2), que l'on croit être exposé à l'ardeur d'une fournaise enflammée. La peau se dessèche, la transpiration s'arrête, la respiration devient impossible hors des maisons. Il remplit l'air d'un sable très-fin qui bouche les pores. Sa

---

(1) Zimm. rapporte à ce sujet un fait assez curieux. trait. de l'ex., tom. 2, p. 321.

(2) Voyage en Syrie.

force est si grande, qu'il transporte des montagnes de sable d'un lieu dans un autre.

On a observé que les années où les vents étaient peu fréquens, devenaient peu salubres.

Chaque saison a des maladies qui lui sont affectées. L'automne produit l'atrabile, la pituite appartient à l'hiver. Le système vasculaire est plus particulièrement intéressé dans le printemps ; l'été altère la bile, c'est-à-dire que les maladies qui paraissent dans ces différentes saisons, tiennent plus ou moins du caractère de ces humeurs. Mais les maladies et les saisons n'observent presque jamais cet ordre constant. Le plus souvent elles sont irrégulières et interverties dans leur marche ; rarement on observe ces gradations insensibles par lesquelles on devrait passer de l'une à l'autre. Fouquet dit que les grandes vicissitudes de l'atmosphère, ou les déréglemens que les diverses saisons présentent, même dans les climats les plus tempérés de l'Europe, sont probablement la raison pour laquelle la dominance bien nette, bien tranchante de chacune de nos quatre humeurs, ne quadre pas toujours distinctement avec la saison correspondante (1).

---

(1) Fouquet, constitution de l'an V, p. 109.

Lorsqu'une constitutiou reste la même pendant quelques années, elle fait éprouver à nos corps certaines modifications, qui les disposent à être plutôt attaqués par telle affection, que par telle autre. Elle marque de son sceau, toutes les maladies qui paraissent pendant cette constitution stationnaire.

De toutes les saisons, l'automne est celle qui produit le plus de maladies. Le chaud, le froid, le sec, l'humide, se succèdent sans aucune régularité. Ces changemens arrivent brusquement et souvent dans le même jour.

Hippocrate qu'on ne peut s'empêcher de citer, surtout quand il est question des saisons, dit que lorsque dans le même jour, le chaud et le froid se succèdent, il faut s'attendre à voir régner des maladies automnales (1).

C'est dans l'automne que l'on voit régner ces cruelles dysenteries qui ravagent les contrées où elles existent.

On ne peut nier l'influence des astres sur le globe terrestre, mais aussi il ne faut pas y croire avec tout l'enthousiasme de certains auteurs ; prenant un juste milieu, fuyant également les deux extrêmes, marqués du

---

(1) *Quum eadem die, modò calor, modò frigus fit, automnales morbos expectare oportet.*

sceau de l'erreur, j'accorde aux astres une influence générale sur les végétaux et les animaux ; mais je ne crois pas, qu'on doive les regarder, comme agissant d'une manière spécifique et avec choix, sur le développement de telle ou telle affection. Certains auteurs ne pouvant découvrir les causes de plusieurs maladies épidémiques, ou contagieuses, n'ont pas fait difficulté d'avancer, que les astres les avaient produites. Tourtelle nous apprend dans son hygiène, que divers auteurs avaient prédit des maladies épidémiques, d'après l'aspect de certaines planètes (1), [Saturne, Jupiter, Mars]. Pour moi, je ne serai point assez hardi pour prononcer sur cet objet. Cependant je me permettrai de demander, s'il n'y avait pas de causes méconnues, comme une grande irrégularité dans les saisons antécédentes, de mauvaises récoltes, et par conséquent de mauvais alimens, etc. . . . . , qui pussent produire les épidémies que les auteurs dont parle Tourtelle, ont attribuées à la conjonction de ces trois planètes. Il peut se faire cependant que leur aspect ait produit de certaines modifications dans la manière d'être

(1) Hygiène, Tourt., tom. 1, p. 224.

des corps, et les ait prédisposés à recevoir plus facilement, l'atteinte des causes plus prochaines.

L'on ne peut nier que les paroxismes de certaines maladies, ne répondent au coucher du soleil, et que leur rémission n'arrive au lever de cet astre. Pendant le jour, l'air est très-dilaté et purifié par les vapeurs solaires. Au coucher du soleil, les vapeurs que la chaleur du jour avait élevées, s'abaissent sur la terre et rendent l'air insalubre, lourd et épais. On sait combien l'exposition à l'air, surtout dans les nuits fraîches et humides, influe sur la santé des hommes, et surtout sur celle des convalescens. Les rechutes graves et quelquefois mortelles, n'ont pas souvent reconnu d'autres causes. Les douleurs ostéocopes des maladies vénériennes, sont insupportables pendant les nuits.

Tout le monde sait que ces malheureux, que de grands crimes ont séquestrés de la société, et qui sont enfermés dans des cachots profonds, sont pâles, maigres, et presque toujours malades. On pourrait regarder comme cause de ces phénomènes, la mauvaise nourriture, le désespoir d'être privés de la liberté, les remords de leur conscience qui peut-être les déchirent; mais il existe une autre cause qui est plus active,

c'est l'absence des rayons lumineux. Les plantes privées du soleil, se fanent, se flétrissent, en un mot, s'étiolent, et n'ont plus cette fraîcheur et ces couleurs brillantes, qu'elles auraient acquises dans les champs, exposées à l'air libre.

Plusieurs auteurs s'accordent à donner aux phases lunaires, une grande influence sur les accès d'épilepsie, sur les maladies périodiques, et sur les crises des maladies. Hippocrate, Galien et Mead ont fait de pareilles observations. Ramazini rapporte avoir observé que dans les pleines lunes, la fièvre devenait plus violente et plus meurtrière (1). Il ajoute qu'une éclipse de lune étant survenue, beaucoup de malades périrent subitement.

Les historiens de l'illustre chancelier d'Angleterre, rapportent qu'il était sujet à un accident vraiment singulier. Dans les éclipses de lune, soit qu'il en fut prévenu ou non, il tombait en faiblesse. Cet accident durait tout le temps de l'éclipse, et finissait tout à coup sans lui laisser aucune incommodité (2). Baillou rapporte qu'un fait sem-

---

(1) Voy. son traité des fièvres malignes pourprées qui régnèrent à Modène

(2) Vie de Bacon par le docteur Rawley.

blable arriva au moment d'une éclipse de soleil.

Les tremblemens de terre ne peuvent être regardés comme cause de maladies, que dans les contrées où ces terribles phénomènes se manifestent. Cependant le tremblement de terre de 1783, arrivé à Messine et dans la Calabre, produisit beaucoup de fièvres rémittentes et intermittentes. Les brouillards qui parurent à cette époque dans presque toute l'Europe, étaient la cause de ces maladies; puisque les contrées, dit Tourtelle, où ces brouillards séjournèrent long-temps, furent celles où on en observa beaucoup (1).

Il est une foule d'autres météores qui produisent des changemens dans l'atmosphère; mais comme ces phénomènes sont plus rares, et que leurs influences sur nos corps sont ou peu connues, ou pas assez grandes pour produire des maladies, je n'en parlerai point.

L'atmosphère qui environne une ville, n'est pas aussi pure et ne peut pas l'être en effet autant, que celle qu'on trouve à la campagne. La respiration du grand nombre d'êtres qui y vivent, les exhalaisons des matières animales et végétales en putréfaction,

---

(1) Tourt., hygi., tom. 2, p. 280.

etc. . . , doivent nécessairement corrompre l'air (1). Le citadin enfermé dans sa maison, respire un air pesant, qui ne peut guère se renouveler. Le défaut d'agitations brusques dans l'atmosphère, est une privation qui nuit à la santé. Et je dirai comme Tissot, que l'air immobile est aux animaux, ce que l'eau bourbeuse des marais est aux poissons qui doivent vivre dans une rivière.

Ceux qui ont resté durant l'hiver dans leurs appartemens bien calfeutrés, et qui n'ont point fait d'exercice, s'exposent, quand ils veulent sortir, à être attaqués des maladies catarrhales et inflammatoires.

Cabanis a observé chez des femmes délicates, surtout aux approches de leur menstruation, une sorte d'altération dans l'esprit, que l'on peut regarder en toute confiance, comme l'annonce ou des orages ou des vents

---

(1) La police devrait prendre des mesures rigoureuses, pour faire tenir les rues propres dans certaines villes. Elle ne devrait pas souffrir dans aucun temps, qu'on laissât pourrir des fumiers dans leur enceinte. C'est un objet de la plus grande importance pour la santé des habitans. Il est certaines villes, et entr'autres, Villefranche d'Aveyron, où dans le temps des vendanges et dans l'hiver, il est impossible d'empêcher le peuple de couvrir les rues de paille ou de toute autre matière végétale.

étouffans du midi, prêts à bouleverser l'atmosphère (1).

Les personnes délicates et d'un tempérament nerveux, tempérament commun dans les villes, sont très-sensibles à tous les changemens de l'atmosphère, mais surtout au chaud et au froid. Zimmermann, dans son traité de l'expérience, rapporte plusieurs faits singuliers, produits par les effets de la chaleur. Il a vu des gens de lettres, perdre en grande partie leurs forces, avoir des diarrhées opiniâtres pendant l'été, et ne se rétablir qu'à l'hiver. Tissot nous apprend, qu'une femme, qui restait tout l'hiver dans son appartement auprès de son feu, portait la sensibilité à un tel degré, qu'elle reconnaissait au simple abord d'une personne, si elle venait de dehors.

Il n'est pas rare dans les salles de bal, de spectacle, et dans les églises, de voir tomber en pâmoison des femmes délicates ; effets qui peuvent provenir, ou du défaut de la

---

(1) Sans nier ce qu'avance ce Médecin philosophe, je puis dire, que l'influence seule de la matrice, sur le système nerveux, est assez grande, pour produire divers changemens dans les fonctions mentales ; cette vérité est assez démontrée dans presque tous les ouvrages, pour me dispenser d'entrer dans des détails plus longs.

libre circulation de l'air, ou de la chaleur étouffante qui existe dans ces lieux.

Le campagnard reste peu dans son habitation, parce que la nature de son travail l'exige; sa chaumière resserrée et mal-propre, pourrait l'exposer à de graves maladies, s'il y restait enfermé.

Travaillant toujours en plate campagne, le laboureur est plus sensible aux effets du chaud, du froid, de l'humide, et à toutes les intempéries de l'air et des saisons. Si au milieu de ses travaux, il se repose, ou qu'il survienne un vent frais, un temps humide, et que des brouillards épais obscurcissent le soleil, etc. . . . , la transpiration qui était en activité, s'arrête et devient une source féconde de maladies.

L'air qu'on respire à la campagne, est pur et salubre, à moins qu'un marécage, ou toute autre cause quelconque ne le corrompe. Ce qui l'y rend nuisible appartient plus à la nature, tandis que celui des villes est plus vicié par l'art.

§. II.

Des Alimens et des Boissons. Les alimens et les boissons sont des causes très-fréquentes de maladies chez le citadin; il n'en est peut-

être pas de plus puissantes, pour ruiner la santé et produire toutes ces maladies longues et cruelles, suite naturelle de l'intempérance. Les habitans des villes usent d'alimens délicats et du plus haut goût. Les viandes les plus succulentes, le gibier le plus estimé et le plus rare, les patisseries, les fritures, les aromates les plus irritans, etc. . . . , sont les alimens qui leur sont offerts ; la manière de les préparer doit être variée, pour stimuler les organes affaiblis de la digestion. On mange de tout. L'amas de substances différentes, met un obstacle à la digestion. Les vins les plus fumeux et les plus violens, toutes les liqueurs spiritueuses et violentes se trouvent sur leur table. La trop grande quantité d'alimens, surtout celle des échauffans dont ils se nourrissent, produit de malaises généraux, entraîne le dérangement dans tous les organes, et jette le désordre dans toute l'économie animale. De là tous les maux de l'intempérance, et ils sont nombreux.

Les habitans des campagnes, exposés à de longs et pénibles travaux, doivent prendre des alimens grossiers, capables de soutenir, de réparer leurs forces et de stimuler celles de l'estomac. M. Barthez prétend que les organes digestifs des paysans sont plus faibles que ceux des citadins ; parce que les alimens

grossiers doivent user l'estomac par la grande quantité des forces qu'il emploie pour les digérer, et par le transport de ces mêmes forces aux extrémités, parties les plus exercées par cette classe d'individus.

Le pain dont se nourrit le laboureur est composé de farine de froment, de seigle, d'orge, de millet, de châtaigne, de pommes de terre et même quelquefois de fèves. Ses mets sont les végétaux, les légumes, le laitage, les œufs et du lard souvent rance; rarement il mange de viande de boucherie; le poivre, le girofle, le sel, sont les seuls assaisonnemens dont il use; jamais il ne se permet d'altérer, par mille manières de les préparer, les alimens que la nature lui fournit. Sa boisson ordinaire est de l'eau; rarement il boit du vin. Les jours de fêtes et de dimanches, jours de repos, ses alimens sont plus succulens; alors il boit quelquefois à l'excès, du vin pur. L'estomac n'étant point fatigué par la quantité des alimens, encore moins irrité par des substances âcres et échauffantes, ne l'empêche pas de se livrer à un travail actif. Ses alimens, il est vrai, ne produisent pas l'embonpoint, mais ils procurent la santé (1).

(1) On peut dire, cependant, que le mauvais pain dont il se nourrit, lui occasionne plusieurs maladies; telles que les coliques, les fièvres gastriques, etc....

§. III.

Du Sommeil et de la veille. Agités par des affaires, des chagrins et des plaisirs, échauffés par l'âcreté des alimens et des boissons, le citadin se couche et reste long-temps éveillé. Son lit n'est composé que du duvet le plus fin et le plus moëlleux ; le moindre pli gêne et fatigue son corps délicat. S'il s'endort, c'est d'un sommeil léger, inquiet, troublé par des rêves effrayans ; aussi à son réveil est-il fatigué, malade et ses forces peu réparées. L'excès dans le sommeil produit l'épaississement des humeurs, et rend le corps et l'esprit lourd et pesant. Il diminue l'activité des sens et les forces de la vie (1).

Les veilles auxquelles se livrent en général les habitans des villes, sont très-préjudiciables à la santé. Elles augmentent la circulation, irritent les nerfs, usent les forces, dérangent l'ordre des fonctions en exigeant de la part des organes qui ont besoin de repos, une trop grande tension. Les veilles nocturnes nuisent encore par l'air qui est toujours plus

---

(1) Les tempéramens pituiteux, portés naturellement au sommeil, doivent l'éviter. Ils ne doivent s'y livrer qu'avec sobriété et prudence.

frais, plus humide la nuit que le jour par les vapeurs des matières qu'on brûle, et qui doivent nécessairement l'altérer.

Le sommeil du laboureur est tranquille et profond; il n'est point troublé par les rêves effrayans et par les maux de nerfs. Le cours de son sang n'est pas accéléré par l'abondance et l'âcreté des alimens. Il ne dort ni ne veille plus qu'il ne faut (1). Il observe en tout un juste milieu, et ne s'adonne guère à des excès.

§. IV.

De l'Exercice et du Repos. Les habitans des villes ne prennent en général guère d'exercice; ceux qui possèdent de grandes richesses, sont ceux qui se livrent le plus au repos. Les solides s'affaissent, les muscles perdent de leur activité et de leur force. La transpiration n'est plus régulière; la graisse augmente. Dans l'état de repos, l'action du système nerveux, est entretenue par différens genres d'impressions; croupissant plus ou moins dans la mollesse, ils ne peuvent supporter aucun mouvement rude et qui leur

(1) Il est cependant quelquefois obligé de se coucher bien avant dans la nuit, et de précéder le lever du soleil. C'est surtout pendant les travaux de l'été.

devient d'autant plus pénible, que leur tempérament est plus délicat et plus nerveux. Aussi leur imagination riche en expédiens (non pour se procurer la santé), leur a fait trouver l'invention des maisons roulantes, dont les mouvemens sont si doux, qu'à peine sentent-ils leurs secousses. Ils se livrent quelquefois, remarque avec raison Tissot, à la danse, la chasse, la course, etc., ou à d'autres mouvemens brusques, qui sont l'extrême opposé de leur vie ordinaire, et dont les effets doivent être plus fâcheux.

Les artisans obligés par état, d'avoir toujours quelques-uns de leur membre en mouvement, entretiennent la circulation du sang, et ne sont pas sujets à tous les maux des gens riches. Il est cependant certains états sédentaires, tels que celui de cordonnier, de tailleur, de manufacturier, etc. . . , qui exposent à des obstructions dans les viscères du bas-ventre.

La vie sédentaire s'oppose à la libre circulation des forces, qui retenues habituellement dans l'intérieur, donnent lieu à diverses affections nerveuses.

Le campagnard méconnaît le repos et l'exercice immodéré : livré à une vie active qui fortifie son tempérament, il exerce et développe toutes ses facultés organiques et en-

tretient l'égale répartition des forces. L'exercice est indispensable à l'homme qui veut jouir d'une bonne santé. Les anciens étaient bien persuadés de cette vérité (1). Aussi élevaient-ils durement leurs enfans, qui fortifiés par cette éducation mâle, devenaient d'intrépides guerriers. Je ne puis jamais lire sans admiration, les sages lois qu'avait établies Licurgue sur l'éducation physique des enfans.

Lors de la fondation de Rome, on apportait beaucoup de soin à fortifier par de rudes exercices, le tempérament de la jeunesse. Mais une fois que les Romains se furent laissés corrompre par le luxe asiatique, ils furent assiégés d'une foule de maux, qui jusques alors étaient méconnus, et dont ils n'avaient même pas pu soupçonner l'existence.

---

(1) *Sanus homo qui et benè valet, et suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet, ac neque medico, neque jatroalipta egere. Hunc ruri esse, modò opportet varium habere vitæ genus: modò in urbe, sæpiusque in agro: navigare, venari, quiescere interdùm, sed frequenter se exercere. Siquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat, illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit. (Celsi medicina lib. 1. ca. 1. p. 20. edi. Hall.)*

§. V.

Des Sécretions et Excrétions. Les vices des sécrétions et excrétions, proviennent de l'action seule ou réunie de plusieurs causes; l'air, les alimens, le sommeil, la veille, l'exercice, le repos, les passions, produisent des altérations plus ou moins sensibles, dans ces fonctions de nos organes.

Les habitans des villes livrés à la mollesse, au luxe, à l'intempérance, esclaves des passions, doivent ressentir des effets graves, produits par leur manière vicieuse de vivre, relativement aux sécrétions et excrétions.

Les individus pléthoriques qui entretiennent cet état par un régime succulent, sont sujets à de fréquentes pertes de sang, soit utérines, nasales ou hémorroïdales.

Les liqueurs sécrétées, altérées par leur excès, ou par le défaut contraire, ou nuisibles par leurs qualités, produisent une foule de maux.

L'homme des champs entretient par la nature de ses travaux et par ses mœurs, une régularité parfaite dans ses excrétions et sécrétions. Ne jouissant point à l'excès des plaisirs vénériens, il ne perd pas en abondance cette liqueur si précieuse, qui en-

tretient la vie et la santé. Exposé à la chaleur du jour, ou échauffé par ses travaux, les sueurs sont abondantes, et c'est la seule excrétion qui soit excessive chez lui. Les menstrues peu abondantes chez les femmes de la campagne, ne les affaiblissent pas, et ne les disposent point à de cruelles maladies chroniques. Du reste, la quantité du sang évacuée par cette voie, ne peut pas être fixée; il faut avoir égard à l'âge, au tempérament, au régime, aux lieux, aux saisons, aux habitudes, aux mœurs, etc. . . .

§. VI.

Des Affections et Passions. Livré sans frein à l'impétuosité de ses penchans, la vie de l'homme n'est plus qu'un cercle d'erreur, que les circonstances où il se trouve rendent plus ou moins dangereuse par leurs effets, mais que le trouble accompagne toujours; dès que les passions se sont emparées de son cœur, il ne mérite plus d'être heureux, il ne l'est pas en effet. Elles le gouvernent en maître; toutes les facultés de son âme ne sont employées qu'à resserrer ses chaînes; il contracte chaque jour de nouveaux engagemens, et court au devant de l'esclavage. Son bonheur dépend-il donc de la perte de sa liberté? . . . . . .

C'est surtout dans l'ordre social, que les passions exercent leurs plus grands ravages avec tyrannie. L'habitant des cités est plus exposé à leurs effets redoutables, que le tranquille laboureur. Dans ces lieux de corruption, les circonstances excitant et favorisant sans cesse les désirs, les hommes se livrent sans borne à leur penchant déréglé, et en sont bientôt les tristes victimes.

Le citadin, doué par sa manière de vivre d'une sensibilité exquise, conservant plus de rapports intimes avec les objets qui l'environnent, ses sensations doivent être et plus fortes et plus variées ; son imagination sans cesse excitée, ses idées s'agrandissent, son existence devient plus étendue, et ses goûts, ses caprices, ses désirs et ses passions doivent augmenter.

On doit entendre par affections, ces sentimens subits que nous ressentons et que nous exprimons dans certaines circonstances, indépendamment de notre volonté ; comme la joie, les chagrins, etc. . . Trop longtemps soutenues, elles deviennent souvent nuisibles. La joie a donné subitement la mort à Diagore, lorsque ses trois fils vinrent lui offrir les couronnes qu'ils avaient remportées aux jeux olympiques. . . . . Racine, le

marquis de Louvois, furent les victimes de leur trop grande sensibilité ; ils moururent de chagrin, étant tombés dans la disgrâce de Louis XIV. L'aimable Sarrazin eut le même sort pour avoir cru déplaire au prince de Conti, dont il était secrétaire. J'ai connu deux frères qui, apprenant la perte d'un procès considérable, furent atteints, l'un d'une jaunisse générale dont il mourut quelque temps après, victime de son chagrin ; l'autre d'une fièvre ataxique dont il guérit : mais hors du danger il est devenu hypocondriaque ; il vit encore, et malgré tous les moyens mis en usage, cette maladie persiste et augmente de jour en jour.

La tristesse occasionne des maladies très-essentielles ; les humeurs s'épaississent et ne circulent plus qu'avec peine ; les fonctions de nos organes sont interrompues ; toute l'économie tombe dans la langueur.

La peur relâche, affaiblit tout ; produit de grandes évacuations, telles que les diarrhées, les sueurs ; fait rendre une grande quantité d'urines : elle dispose le corps, à cause du grand relâchement où il se trouve, à être plutôt attaqué des maladies épidémiques et contagieuses. Une personne dont l'imagination est fortement frappée, est atteinte

souvent de la maladie qu'elle croit avoir(1)(2).

Le passage subit, d'une affection à une autre toute opposée, est très-dangereux. L'action de l'épigastre déjà affecté, est augmentée par la concentration d'une nouvelle affection. Ces deux mères romaines qui moururent de joie, après la bataille de Tranzinière, voyant revenir leurs fils qu'elles croyaient morts, peuvent bien certainement servir de preuve (3).

On doit entendre par passions, tous les désirs portés à l'excès.

La jalousie, l'envie, la haine, etc. . . . ,

---

(1) Zimmermann rapporte à ce sujet, un exemple vraiment frappant. Étant trop long pour êtte placé ici, je renvoie à l'ouvrage. (Expér. tom. III. p. 206).

(2) qu'il me soit ici permis de représenter aux pères de famille, les soins qu'exige l'éducation de leurs enfans et les grands inconvéniens qui résultent de ce manque d'attention. De vieilles femmes bercent leur faible imagination de contes de revenans; ces histoires ridicules se gravent dans leur tendre cerveau et les rendent pusillanimes pour le reste de leur jour.

(3) *Feminarum precipuè gaudia insignia erant, et luctus. Ferunt unam sospite filio repentè in ipsâ urbis porta oblato prœter spem, in conspectu ejus expirasse; alteram, cui mors filii falsò nunciata fuerat, mœstam sedentem domi, nimio gaudio exanimatam fuisse ad primum conspectum redeuntis filii (Livi. li. 22. ca. 17).*

Sic quas dolor non extinxerat, lœtitia consumpsit, ajoute, (*Val., li. 9., c. 12*).

en un mot toutes les passions qui ne sont point le partage des âmes grandes et généreuses, produisent de grands maux. Les effets de la jalousie sont l'amaigrissement, la langueur dans les fonctions de nos organes, le marasme; chez les enfans, ces effets sont peut-être plus sensibles; que l'un d'entr'eux s'aperçoive de quelque préférence, pour quelque autre, aussitôt vous leur voyez perdre leur aimable gaieté; ils deviennent pâles, maigres; finissent par détester l'objet de leur jalousie, et même haïr les auteurs de leurs jours; si la mort ne vient pas terminer leurs souffrauces, ils traînent une vie malheureuse, que la teinte de jalousie qu'a pris leur caractère dans leur enfance, rend plus insupportable. Ils se portent quelquefois à des extrémités, dont on ne doit rechercher souvent les causes que dans la manière dont ils ont été élevés.

L'envie, cette passion basse et dangereuse, capable de faire commettre les plus grands crimes, produit des effets terribles. Elle fait perdre le sommeil, l'appétit; l'homme dans cet état devient triste, inquiet, mélancolique, maigre, tombe dans l'épuisement, et meurt même, s'il ne peut satisfaire son esprit farouche. Cette passion a quelquefois donné subitement la mort. Tissot dans une lettre à Haller, rapporte qu'un des plus célèbres pro-

fesseurs que l'Allemagne ait eu, ayant reçu d'un de ses collègues, un affront pour le pas, ne résista point à ce chagrin, et mourut peu de jours après. Il dit encore qu'un des premiers magistrats d'une république suisse, tomba mort aux pieds de son concurrent, qui venait de l'emporter sur lui, en s'approchant avec un visage riant pour l'en féliciter.

Ah! malheureux humains, qu'est devenu ce temps, où le lacédémonien Pedarete, se présentant pour être admis au conseil des trois cents, et étant rejeté, s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

Un homme dévoré d'ambition est exposé à mille maux. Cette passion n'est en quelque sorte que le produit de toutes les autres; le cœur de l'homme ambitieux est déchiré par l'envie, la haine, la crainte. . . . . Cette passion la plus cruelle de toutes, le tourmente de toutes les manières, le pousse sans cesse au crime pour se satisfaire; rien ne l'arrête; perfidies, bassesses, trahisons, etc.., tout est mis en usage pour parvenir à son but. Elle vicie l'harmonie des forces, les dirige toutes vers un organe, mine et consume lentement le corps.

La passion du jeu, suite naturelle de l'am-

bition des richesses, enfant du désœuvrement et de la paresse, occasionne aussi des maladies terribles; l'attention que le jeu exige, et la crainte qu'il inspire, ne laissent aucune tranquillité à ceux qui s'en occupent. Il donne lieu à toutes les maladies qui proviennent de la vie sédentaire, de la trop grande contention d'esprit, et des passions qui en sont inséparables.

Les effets de la colère sont plus prompts et plus violens : voyez cet homme vigoureux que cette passion agite; examinez les contorsions de son visage, ses yeux étincelans, sa bouche écumante, la rougeur ou la pâleur de sa face, suivant que le spasme est plus ou moins fort, les agitations de tous ses membres, sa respiration courte et précipitée, la fréquence et la vîtesse de son pouls, etc., et vous jugerez par le désordre qui se manifeste au dehors, si celui de l'intérieur doit être moindee. Toutes les forces dans ce moment se portent vers l'épigastre, et affectent tous les viscères du bas-ventre, mais plus particulièrement le foie. Les morts subites ont été souvent produites par cette passion brutale. Les empereurs Valentinien, Nerva, et le roi Wenceslas, ne durent leur mort qu'à cette terrible cause. Tourtelle rapporte avoir vu périr deux femmes, l'une dans les con-

vulsions, et l'autre de suffocation, pour s'être livrées à des transports furieux.

L'amour porté à l'excès et malheureux, a causé la mort. Combien de fois n'a-t-on pas vu de jeunes personnes condamnées par leurs injustes et sévères parens, à un célibat perpétuel, perdre leur embonpoint, les fleurs de la jeunesse, se dessécher comme une jeune plante brûlée par l'ardeur du soleil, et se donner même la mort. Le célibat qui est aussi contraire aux vœux de la nature, que l'excès dans l'amour, produit des affections très-graves. Les maladies nerveuses ne reconnaissent dans ces personnes d'autres causes : leur estomac sans cesse dérangé, les digestions sont incomplètes, leur santé est chancelante. Toutes les personnes qui gardent le célibat, ne sont pas également exposées aux mêmes maladies. Celles qui sont sensibles, d'un tempérament délicat et nerveux, en sont le plus cruellement maltraitées.

L'excès dans cette passion conduit à toutes les maladies hectiques.

En parlant de l'amour, je ne puis m'empêcher de dire un mot de cette passion avilissante, à laquelle s'adonne la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. Les maux qu'elle retire de cette manœuvre dégoûtante, sont effrayans et terribles. Le moral et le physique

en sont grandement affectés. Les facultés intellectuelles s'anéantissent peu à peu, la mémoire devient infidèle, le jugement nul ; plus d'imagination, plus de vivacité, dès que les jeunes gens continuent de se livrer aux plaisirs solitaires. Toutes les maladies qui proviennent de l'épuisement, doivent épouvanter ceux qui s'adonnent à cette passion ordurière.

Les mœurs ont la plus grande influence sur la santé ; tous les hommes en sont persuadés, et ils n'osent cependant pas mettre de bornes aux progrès de leurs passions qui les avilissent, qui les dégradent du titre honorable d'homme. En se livrant à de pareils excès, est-il étonnant qu'il existe de jeunes vieillards qui soient affligés de tous les maux qui n'appartiennent qu'à cet âge, où les hommes ont parcouru les trois quarts de leur carrière. C'est surtout dans les villes que ces exemples sont malheureusement trop fréquens, et que les hommes sans cesse exposés à altérer leur santé, parviennent à la ruiner et à communiquer à leurs enfans leur débile santé. La fortune des uns, leur procure les moyens de satisfaire les déréglemens de leur imagination. L'homme est toujours porté par sa nature à rechercher toutes les occasions de jouir, et ces plaisirs doivent être variés, autrement ils n'occasionnent que le triste

dégoût. Les jouissances étant épuisées, il ne reste pour toute ressource que le sombre ennui.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

(Horatii od., lib. 2, od. 7).

Les citadins se levant long-temps après le soleil, (je parle des gens riches) n'ont pu respirer l'air salubre de la matinée. A peine sont-ils debout, qu'ils sont invités à se ranger autour d'une table couverte des mêts les plus délicats et les plus épicés, et des vins les plus violens et des plus fumeux. Au sortir du repas, ils vont tâcher de trouver la joie qui les fuit; et la nuit, temps où tous les êtres reposent, temps que la nature, par le silence qui règne autour de nous, a marqué pour le sommeil, est très-avancée quand ils pensent à se retirer.

La nature vous a donné des richesses pour soulager l'indigent et non pour vous livrer à tous les excès, satisfaire vos goûts et vos passions qui sont vos tyrans, et ruiner votre corps. Vous croiriez jouir d'une bonne santé, et parvenir à une longue vieillesse, exempte d'infirmités, avec le genre de vie que vous

menez ! Devenus malades, vous ne voulez pas quitter vos habitudes ; vous vous plaignez de la difficulté d'observer un régime sage, et de prendre des médicamens presqu'inutiles pour réparer les outrages faits à votre santé par votre libertinage. Pourquoi sans aucun frein, vous êtes-vous vautré dans la fange de l'impudicité et le bourbier de la débauche? Rien n'a pu vous faire secouer le joug qui vous asservissait ; vous vous endormiez avec une volupté dégoûtante, sur le sein même de vos assassins ; la nuit seule présidait à vos orgies, la lubricité la plus déréglée était la Déesse de ces lieux ; pâles, fatigués, vacilans sur vos jambes, et vos têtes échauffées par les vapeurs des liqueurs les plus spiritueuses, vous sortiez de ces lieux dans un désordre affreux, à l'heure du réveil des êtres sages que conduit la nature.

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem ;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent. . . . . .
(Horatii od., lib. 3, od. 1).

Les passions qui sont les causes de tant de maladies graves et variées, dans les villes, n'ont presque aucun pouvoir dans les cam-

pagnes. Le laboureur est à l'abri des passions fortes, ou s'il en est quelquefois atteint, il n'en est jamais aussi affecté que le citadin. La colère et la vengeance sont peut-être les seules auxquelles il soit exposé. Sa sensibilité étant moins grande, ses sensations doivent être moins fortes, et leurs effets pernicieux presque nuls. Sans ambition d'honneur, de distinction et de grandes richesses, il ne désire qu'une bonne récolte, le prix de son travail, et une belle saison. Jeune, élevé sous les yeux de ses parens, sans cesse au travail, n'ayant pas un moment de libre, il méconnaît l'ennui. A l'abri de la séduction, chez lui les besoins physiques font naître ceux de l'imagination. Sans cesse occupé à satisfaire les premiers besoins de la nature, ils lui procurent toujours des plaisirs variés et renaissans. La révolution des ans et des saisons, le cours des astres, les vents, les orages, les divers points du jour, les troupeaux, etc. toutes ces différences qui n'en sont point pour nous, dirigent toutes ses actions et promènent agréablement son attention sur des tableaux variés, que les trésors de notre imagination, nos arts et nos plaisirs ne remplacent qu'avec désavantage.

L'homme de la campagne s'approche beaucoup de la nature. Il se lève avec l'astre

du jour et souvent il le précède. Il respire un air pur, que n'ont point corrompu les exhalaisous d'une grande assemblée et les miasmes d'une ville. Celui qui le respire se ressent d'une force et d'un bien-être, qu'il conserve tout le jour ; sans cesse renouvelé, sans cesse purifié par les fleurs qui entourent son habitation, l'air ne peut se corrompre. Le campagnard va se mettre au travail jusqu'à ce que l'heure du repas l'appelle ; après le repas, il a besoin du travail ; après le travail, vient le besoin du repos ; l'appétit qu'il satisfait, succède, et de nouveaux exercices rendent la digestion facile.

Que l'on compare, si on le peut, les mœurs des habitans des villes, avec celles des heureux campagnards ; que l'on compare la joie, la santé de ceux-ci, avec l'ennui, la frêle constitution de ceux-là, et l'on verra de quel côté est l'avantage. Dans les campagnes, l'homme, sobre, sans passions, se livrant à des travaux durs et pénibles, exerce et fortifie toutes les parties de son corps, et ignore les maladies qui proviennent de la mollesse, du luxe et de l'intempérance.

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint
Agricolas! quibus ipsa procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus, etc.
(Virg. geor., lib. 2).

CONCLUSION.

D'après les modifications de l'habitude, du genre de vie, et surtout d'après l'influence des causes auxquelles sont exposés les habitans des villes, je crois qu'on peut conclure que les maladies les plus communes sont celles qui suivent :

Les migraines si fréquentes de nos jours, les dartres rebelles produites par l'acrimonie des humeurs, la goutte, fille de l'intempérance et du luxe, l'ashtme, l'apoplexie, les maladies des intestins et de l'estomac, telles que le dégoût, les maux de cœur, les crampes, les vomissemens, des malaises fréquens dans les entrailles, les vents continuels, les coliques habituelles, etc...., les hémorragies de toute espèce, surtout les hémorroïdes, les obstructions de tous les viscères principalement du foie, les maladies scrophuleuses et vénériennes affectant le système glandulaire, les paralysies, les spasmes, les vapeurs, les irrégularités des menstrues, les pertes blanches, l'hystérie, la nymphomanie, l'hypocondrie, les phthisies, les fièvres lentes, les hydropisies, les maux de tête violens, les vertiges, l'épilepsie, les différentes espèces de convulsions, toutes les maladies nerveuses et chroniques, etc....., sont les maladies

qui attaquent le plus souvent les habitans des villes. La marche même des maladies aiguës y est moins rapide, et les crises y sont moins complètes que dans les campagnes.

La goutte est à la ville et l'araignée aux champs,

a dit notre inimitable Lafontaine.

Les maladies inflammatoires, telles que les inflammations des viscères, les péripneumonies, pleurésies, crachement de sang, etc..., les rhumatismes, les hernies, les fièvres intermittentes et les gastriques, les dysenteries, les maladies externes, telles que la gale, etc., et plusieurs autres maladies qui doivent leur existence aux intempéries de l'air, aux vicissitudes des saisons, et à la nature du travail, plutôt qu'au luxe, à la mollesse, à l'intempérance, aux passions et aux excès dans tous les genres, sont celles qui règnent le plus communément à la campagne. La malpropreté qui y est si commune, contribue beaucoup à communiquer les maladies épidémiques et contagieuses, à perpétuer et à agraver les maladies sporadiques qui s'y déclarent.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau,
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Racan.

MM. LES PROFESSEURS.

. . . . . *Directeur de l'École. Médecine légale. Histoire de la Médecine.*

P. M. Auguste BROUSSONET, *Directeur du Jardin. Botanique.*

C. Louis DUMAS. *Anatomie. Physiologie. Médecine clinique pour les maladies réputées incurables.*

G. Joseph VIRENQUE. *Chimie. Pharmacie.*

Pierre LAFABRIE. *Clinique interne.*

J. L. Victor BROUSSONET. *Cliniq. inter.*

Jean POUTINGON. *Clinique externe.*

André MEJAN. *Clinique externe.*

J. B. Timothée BAUMES. *Nosolog. Pathol.*

J. Nicolas BERTHE. *Thérapeutique, Matière médicale.*

J. M. Joachim VIGAROUS. *Institutions de Medecine. Hygiène.*

A. Louis MONTABRÉ. *Chirurgie, Médecine opératoire.*

MM. LES PROFESSEURS HONORAIRES.

Antoine GOUAN. *Ex-Prof. de Botanique.*

J. Antoine CHAPTAL. *Ex-Professeur de Chimie.*